

Mercredi 29 janvier 1997

DANSE. Le chorégraphe français ne cède pas à la dictature de la vitesse.

Loïc Touzé, balade au calme



LOÏC TOUZÉ

«Si nous marchons calmement...» Une sensation de plein air.

Si nous marchons calmement...

Chorégraphie de Loïc Touzé. Et sera le 31, à la salle polyvalente de Carre, au Casan, 02 35 57 78 54.

Ces dernières années, la vitesse s'est emparée de la scène contemporaine. Vitesse virtuose chez William Forsythe, vitesse de l'urgence chez Bill T. Jones. Vitesse qui adhère à celle de la société chez les Flamands ou les Québécois. Loïc Touzé, dont la compagnie 391 est en résidence à la Ferme du Buisson, a eu envie de calmer le jeu. Son parcours le place plutôt du côté des moins pressés. Il avance doucement, sans précipitation, sans faire trop de bruit. Après une éducation classique, à l'école de l'Opéra et au CRICOP, il démissionne de la grande maison pour s'aventurer en tant qu'interprète sur des chemins plus contemporains (Caroline Carlson, Mathilde Monnier, Catherine Diverres) ou en tant que chorégraphe pour le théâtre (Jean Jourdheuil, Jean-François Peyret, Christian Collo). En 1992, il fonde sa propre compagnie avec Fabienne Compét. La dernière pièce que l'on a pu voir à la Ferme du Buisson, *Si nous marchons calmement...* est presque méditative. Austère sans doute si l'on ne parvient pas à y entrer, jubilatoire si l'on se laisse porter par tout, sauf du spectaculaire. «Ce serait, dit le chorégraphe, un manière de ne pas céder à la dictature de la vitesse. J'ai le sentiment qu'avec l'accélération, les corps ont perdu de plus en plus de poids, et, en même temps, qu'ils sont devenus de plus en plus encombrants. Légers et encombrants.» Son précédent solo, *Dans les allées, les allées*, tentait déjà de vider l'espace en ne l'habitant que dans une diago-

nale de lumière. Mais la danse, qui s'ouvrirait par le traitement minimal de l'espace, se refermait en fin de solo sur un langage gestuel plus académique. Ce n'est pas le cas avec *Si nous marchons calmement...* La scène baigne dans une lumière. L'interprète Gaëtan Gautier qui refuse un quelconque effet. La lumière ne s'éteint pas non plus dans la salle. On a une sensation de lumière naturelle, de plein air, de place publique. Le seul décor est un plancher modulable dans les tons de jaune. Un cercle tracé au sol définit un autre espace, un plateau dans le plateau. Le quatuor de danse, doublé du quatuor Parisii qui interprète la musique originale de Kasper T. Toeplitz, commence par une simple marche. C'est ainsi que l'on pénètre dans le spectacle, avec ce mouvement commun

«J'ai le sentiment qu'avec l'accélération les corps ont perdu de plus en plus de poids.»
Loïc Touzé

à tous. L'idée de démocratie, de non-hiérarchie, est déjà présente et ne quittera pas la chorégraphie. Dans ce double quatuor, on circule librement de la musique qui fait souffler le vent dans les cordes à la danse qui se colore, notamment dans un solo sauvage de Latifa Laabissi, ou qui se tient en retrait dans des évènements qui font tomber un danseur dans les bras de l'autre.

Ici, la danse ne traite pas le rapport avec le spectaculaire, et les images ont peu d'importance. Il s'agit plutôt, pour le chorégraphe, de mettre en scène la relation intime du danseur à l'air, au sol, à l'autre. Tranquille. On ressort de ce spectacle sans tension comme si l'on avait vécu un moment entre parenthèses, loin de la pression ■

MARIE-CHRISTINE VERNAY